

XYZ. La revue de la nouvelle

Descente aux enfers

Jacques Audet



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, J. (1994). Descente aux enfers. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 47–53.

DESCENTE AUX ENFERS

JACQUES AUDET

Le soir où je compris ce qui m'était arrivé et où tout bascula, je m'ennuyais comme je l'avais fait tant d'autres soirs. La nuit n'approchait pas assez rapidement à mon goût; j'avais hâte d'aller boire, mais il était trop tôt. Je bouquinais au Colisée du livre, où j'achetais parfois des romans à un ou deux dollars que je revendais sans achever de les lire. C'est là qu'une traduction des *Mille et une nuits* attira mon attention, parce qu'elle m'était inconnue. En sortant du Colisée, je trouvai un banc où m'allonger et lire sans être dérangé. Il faisait très chaud, le soleil n'était pas encore couché. Feuilletant le livre épais, je m'arrêtai sur ces mots :

Le jeune homme que l'on menait dans le souterrain secret se nommait Hassan, et était fils du roi Omar Al-Némân. Hassan était d'une beauté affolante, aussi délicat qu'une branche tendre et pliante, aussi adorable que la beauté pure, enfin au charme si ensorceleur qu'il m'ensorcela le cœur et fit frémir toute la pulpe de ma chair!

Je lus et relus ce passage, qui me laissait stupéfait : je ne l'avais jamais remarqué auparavant, quoique connaissant d'autres versions des *Mille et une nuits*. Je ne me souvenais d'aucun personnage du nom de Hassan, et ce fait me marquait d'autant plus que j'avais rencontré, quelques mois auparavant, un jeune Algérien portant le même prénom. Aiguillonné par cette coïncidence, je continuai à lire l'histoire, malgré ma lassitude. Un riche marchand avait tout perdu, sauf la vie, lors d'un naufrage; il échouait sur une île inconnue; sur cette île, il tombait en amour avec un jeune homme que son père, un roi, avait fait cacher au fond d'un souterrain secret, en espérant qu'il échappe ainsi à la mort que lui avaient prédite des astrologues à sa naissance. Cette histoire ressemblait à celle du fils du roi Kassib, devenu borgne et mendiant

de la confrérie des saâlik, mais cette traduction semblait basée sur d'autres manuscrits. On m'avait déjà dit que plusieurs des poèmes insérés dans *Les mille et une nuits* s'adressaient, en fait, à un bel homme dont le poète était amoureux et qu'il louangeait; les traductions françaises, pour la plupart, remplaçaient le bel homme par une jeune femme. Cette révélation m'avait enchanté. Des générations s'étaient penchées sur le texte arabe, s'appliquant, par la seule puissance de leur œil, à transmuier l'homme en femme, et la femme en homme. Je voyais, enfouis au fond de siècles poussiéreux, des hommes ravis de pouvoir se délecter, dans leur intimité, de la beauté d'un autre homme ou cherchant à y fondre l'image d'une femme; et des femmes embrasées par la lubricité de ces jeux d'hommes, et d'autres séduites par la trouble sensualité de héros efféminés, par la douceur de leurs courbes, la finesse de leurs traits, la délicatesse de leur bouche. Par la suite, je n'avais jamais pu me remettre aux traductions françaises avec le même œil: leur luxure et leur cruauté avaient pris de nouvelles couleurs. Bien sûr, j'enviais toujours ces femmes qui, aussitôt leur ennuyeux mari parti en voyage, faisaient venir à leur chambre le plus beau et le mieux membré d'entre leurs esclaves pour s'en faire charger toute la nuit. De plus, il m'arrivait dorénavant de voir les princesses délurées se transformer en garçons, en hommases, ou carrément en hommes délicats et lubriques. Mais l'histoire de Hassan était la première à me frapper à ce point.

Je descendis dans cet escalier de pierre, et je finis par arriver au bas, où je trouvai une salle spacieuse, tendue de tapis d'une grande valeur et d'étoffes de soie et de velours, et, sur un divan bas, entre des chandelles allumées et des vases pleins de fleurs et des pots remplis de fruits et d'autres remplis de douceurs, le jeune homme était assis et se faisait de l'air avec un éventail.

C'est bien là que j'avais rencontré Hassan, sauf que le souterrain secret se trouvait être le sous-sol des Enfers, un bar lugubre du Village. Je ne l'avais jamais revu par la suite. Depuis trois mois – depuis cette rencontre – je n'avais décroché aucun contrat et je jouissais de la pleine liberté de mes heures. Il me restait de moins

en moins d'argent et je m'abandonnais, non sans plaisir, à un désœuvrement profond. Je sortais presque tous les soirs, sachant bien qu'ainsi, ce qu'il me restait d'argent s'écoulerait plus vite. Je n'y pouvais rien, je tenais même à brûler au plus vite mes nuits et les moyens de ma subsistance. Après la fermeture des bars, je continuais à me promener toute la nuit, au hasard de mes rencontres, dans des bars clandestins, des partys privés, chez des hommes qui me plaisaient. Je ne m'endormais que très tard, presque jamais au même endroit et, au réveil, je n'étais pas très certain de tout ce qu'il m'était arrivé durant la nuit.

Je constatai combien mon cœur était ravi par les charmes de ce jeune homme.

Je n'arrivais pas à oublier Hassan; je m'en inquiétais tous les jours, et encore plus lorsque les journaux annonçaient de nouveaux crimes commis par des islamistes ou par le gouvernement algérien. Je me doutais que Hassan avait été forcé de retourner en Algérie, mais cette inquiétude restait vague, sans aucune lumière, noyée à un marasme informe qui engourdissait peu à peu toutes mes forces. Quelque chose avait changé en moi. Mon âme semblait s'être déracinée et flotter, quelque part, entre l'Afrique du Nord et l'Amérique, sans jamais arriver à retraverser les frontières, à venir me retrouver et m'habiter. Tout avait commencé sans que j'y prête tout d'abord attention, sans que j'en mesure toute l'étendue.

Et je le lavai moi-même, et je le frottai, et je le massai, et je le parfumai, puis je le transportai dans le lit.

Je n'arrivais plus à lire jusqu'au bout un roman ni même un article dans un journal. Je me perdais après quelques phrases, distrait par autre chose me passant par la tête. Chaque fois que je m'assois pour lire, j'étais pris d'une grande peur. Tout se bousculait en moi, tout fondait sur moi, m'appesantissant jusqu'à ce que le livre me tombe des mains. Rien, en moi, ne prenait plus forme. Il avait fallu ce conte du jeune Hassan pour que toute ma colère se ranimât et me secouât.

À l'approche du matin, je me levai, je me lavai, et je portai au jeune homme le bassin de cuivre rempli d'eau parfumée, et il se lava;

et, moi, je préparai la nourriture, et nous mangeâmes ensemble; et puis nous nous mîmes à causer, puis à jouer ensemble à des jeux et à rire jusqu'au soir.

Ma soif immodérée me perturbait. Je retournais boire toutes les nuits. Chaque soirée répétait la précédente et annonçait la prochaine, qui serait identique. J'étais perdu au milieu du temps; les jours dans lesquels je tournais en rond ne semblaient plus avancer vers l'avenir, ni s'allonger dans le passé. Plutôt, ces jours trébuchaient et retombaient les uns sur les autres, dans un immense désordre, sans désormais pouvoir redonner à ma vie et à mes souvenirs aucune perspective, aucune profondeur. Je stagnais, non hors du temps mais englué en lui.

Je cherchais tous les soirs dans le Village non plus n'importe qui, mais Hassan, sa voix, ses yeux. Je buvais, immobile dans le cortège des hommes, m'accrochant de temps à autre à un regard. Une de mes mains retombait, inerte et molle; par l'autre, je m'agrippais fortement à ma bouteille de bière. J'avais peur de leurs yeux, et aussi de mon avidité. Les hommes ne me ramenaient plus à ma chair, mais à mes os, au sol sur lequel je me tenais et où j'allais m'écrouler, me semblait-il. J'allais m'émietter dans cette tourmente. Je n'étais plus rien.

Nous restâmes ainsi dans les plaisirs et la tranquillité jusqu'au quarantième jour.

Tout semblait se défaire. Des hommes humides et sombres se relouquaient, s'accostaient un instant, puis se laissaient. Je n'étais plus rien, et pourtant je voulais me dissoudre encore plus. J'avais bien un nom, quelques sous au fond de mes poches, mais c'était encore trop. Je continuais à boire, à me tremper dans la peur, à espérer que mes os s'effritent, frappés par un amour trop violent, un désir insoutenable, une maladie implacable. Un bon matin, après une nuit de beuverie et de baise, je réussirais à tout oublier, à tout perdre.

Le jeune homme voulut prendre un grand bain, et je chauffai l'eau dans le grand chaudron, j'allumai le bois, puis je versai l'eau chaude dans le grand baquet de cuivre, j'ajoutai de l'eau froide pour la rendre douce et agréable, et le jeune homme se mit dedans.

Le soir où j'avais rencontré Hassan, je passais encore la soirée aux Enfers, comme je l'ai fait pendant des années, sans aimer particulièrement l'endroit. Après avoir fait le tour du rez-de-chaussée, j'étais descendu au premier sous-sol, puis à l'autre, toujours plus sombre, plus chaud, celui où l'on doit entrer torse nu. Après un tour de piste, je m'étais installé dans un coin, juste à côté d'un jeune homme d'une grande beauté. Je regardais ce jeune homme avec des yeux braques, entièrement accaparés par le désir. Lui, il m'avait souri, presque innocemment, me semblait-il. Je m'étais présenté, et le jeune homme m'avait aussitôt pris par la main, ce qui ne m'était jamais arrivé et m'avait surpris, et il m'avait emmené jusque sous une niche à hauteur d'homme, assez profonde et peu éclairée.

Après l'avoir embrassé, je le couvris de la couverture, et je lui entourai la tête d'une étoffe de soie brodée d'argent, et je lui donnai à boire un sorbet délicieux.

Le jeune homme se plaça face à moi et me prit l'autre main. Il parlait, doucement, et dans sa voix on sentait une autre voix, plus rêche, pleine d'aspérités. Nous nous mîmes à nous embrasser lentement, tout en nous arrêtant pour continuer à parler. Le jeune homme me dit son nom, Hassan, et je m'enivrais à l'écouter, à sentir l'âpreté qu'il donnait aux consonnes en les prononçant. Je ne tenais plus en place, je lui lâchai les mains et me mis à caresser son cou. J'embrassai son front, sa bouche, ses oreilles, je fis descendre ma langue, goûtant sa peau ambrée et douce; j'allai lentement, avec ma bouche, vers ses seins, et lorsque ma langue toucha l'aréole pourpre, celle-ci était déjà gonflée, et le mamelon y dardait. Je plaçai mes mains sur sa taille, tout en déplaçant ma langue vers l'autre sein. Hassan me prit la tête entre ses mains, disant qu'il préférerait aller ailleurs.

Le jeune homme me dit que des savants, à sa naissance, avaient lu dans les astres qu'il serait tué par un marchand échoué sur une île. Alors, moi, je pensai en mon âme : « Comment les hommes qui lisent dans les astres peuvent-ils se tromper autant que cela ! Car par Allah ! ce jeune garçon est la flamme de mon cœur, et, pour le tuer, il faut que je me tue moi-même ! »

Hassan insistait, disant qu'il n'aimait pas l'endroit, mais j'étais trop excité pour m'arrêter. Lorsque je bois, plus rien ne peut m'arrêter. Pas même l'amour, pas même un sabre foudroyant. Hassan était dans mes bras et je voulais éviter que le charme ne s'évanouisse. Je l'ai retenu encore auprès de moi, m'accroupissant peu à peu, descendant avec ma langue jusqu'à son nombril, lentement, plaçant mes doigts sous son pantalon, le déboutonnant lentement.

Quand il se fut réveillé, le jeune homme voulut manger, et je choisis la plus belle des pastèques et la plus grosse, je la mis sur un plateau, je plaçai le plateau sur le tapis, et je montai sur le lit pour prendre le grand couteau qui était suspendu au mur au-dessus de la tête du jeune homme, et alors le jeune homme, pour s'amuser, tout à coup, me chatouilla la jambe, et je fus tellement sensible que je tombai sur Hassan malgré moi; et le couteau que j'avais pris s'enfonça dans son cœur, et il expira à l'instant même.

Ce n'est que beaucoup plus tard, en lisant l'histoire du fils du roi Kassib, que j'arrivai à comprendre ce qui se passa par la suite. Toutes les lumières se sont allumées d'un seul coup et la musique s'est arrêtée. Des dizaines d'hommes en uniforme ont envahi la place, sortant de toutes les portes. Ils portaient des armes à la ceinture, des armes chargées, assez puissantes pour abattre n'importe quel troupeau de porcs. Hassan s'est dégagé de mon étreinte, me disant qu'il n'avait pas ses papiers et allait être déporté. Il a essayé de se sauver, mais chacune des portes était gardée.

Les hommes en uniforme nous ont emmenés dans leurs quartiers. Ils nous ont interrogés, nous ont fouillés, nous ont parqués dans des cellules. J'ai pu passer toute la nuit dans la même cellule que Hassan. Le lendemain matin, ils nous ont presque tous relâchés, mais Hassan a été gardé. Il lui manquait ses papiers. Je ne l'ai jamais revu.

Mon jeune ami était mort, et sa destinée s'était accomplie, pour ne pas faire mentir les paroles des astrologues.

On m'avait relâché. J'étais dorénavant libre, je pouvais boire jusqu'à en perdre la tête, baiser jusqu'à en mourir. Mais je restais impuissant. Je ne savais pas ce qui était arrivé à Hassan, s'il crou-

pissait en prison, s'il était exilé, ni même s'il était encore en vie. J'étais plein de rage, contre eux et contre moi-même.

Je me frappai la figure et me poussai des cris et des gémissements, et je me déchirai les vêtements, et je me jetai sur le sol dans le désespoir et les pleurs. Je levai mes regards et mes poings vers le Très-Haut. En ce moment, j'étais plein de haine, mais aussi de courage en face de la mort.

J'arrêtai de lire un instant. La nuit venait de tomber, mais il faisait toujours chaud. J'étais faible et probablement fiévreux; depuis longtemps je buvais sans rien manger. La rue s'animait, des gens allaient et venaient. Personne ne me portait attention sauf, de temps à autre, une paire d'yeux méprisants dirigés vers mon banc.

Lorsque le roi Omar Al-Némân apprit la mort de son fils, il entra dans une colère démesurée et ordonna à ses soldats d'aller par toute la ville et d'y ramasser les hommes impurs, les femmes immorales, qui abondaient à cette époque. Le roi en fit emprisonner plusieurs; d'autres furent vendus comme esclaves au marché de Bassora; enfin, certains furent relâchés, mais après s'être fait arracher un œil par les soldats.

Je fermai *Les mille et une nuits*. J'avais trouvé ce qui m'avait échappé depuis ma rencontre avec Hassan. Je portai une fois de plus la main à mon œil, laissant le livre tomber par terre. L'orbite était creuse, et la cicatrice encore très sensible. J'étais affalé de tout mon long sur le banc, mais je sentais que je tombais, encore plus bas, très bas, et je me mis à crier de toutes mes forces, sans pouvoir m'arrêter. Deux soldats en patrouille, dont je reconnus les uniformes, avançaient vers moi. Ils n'eurent aucune peine à me ramasser une autre fois.

XYZ